

André Falk, «André Malraux, un ministre qui n'est pas de série», *Europe-Amérique* (Bruxelles), n° 27, 20 décembre 1945, p. 16-18.



ANDRÉ MALRAUX

UN MINISTRE QUI N'EST PAS DE SERIE

Il a quarante-quatre ans. Il en avait vingt-deux quand Edmond Jaloux se disait « ébloui par son intelligence ». Curieux de tout, passionnément avide de comprendre, il a réalisé son propre mot d'ordre : transformer en conscience une expérience aussi large que possible.

A vingt-deux ans, il part avec sa jeune femme en Indochine où, d'emblée, il prend fait et cause pour un peuple misérable et dont, chez nous, on connaît trop mal le destin. Il est un des animateurs du mouvement Jeune-Annam, fonde le journal l'Indochine, rapporte du Cambodge des sculptures bouddhiques dont il peut dire : « la nature, la qualité du mystère qui les entoure sont provisoirement uniques au monde ».

Dès ce moment, il s'impose à l'attention : rien de ce qui le touche ne peut laisser indifférent. Ses découvertes provoquent une vive polémique, on lui cherche querelle jusqu'au prétoire. Il intervient dans le débat Orient-Occident, avec *Tentation de l'Occident*, dialogue dense et serein entre deux jeunes intellectuels, l'un d'Europe, l'autre de Chine. Avec *Royaume-Farfelu*, écrit Denis Marion, « il se révèle collectionneur d'anecdotes bizarres, de légendes surprenantes, de personnages saugrenus, de tout ce qui dépouille un instant la vie du caractère sordide des habitudes quotidiennes. On n'oublie pas cette prise d'Ispahan où les assiégeants errent dans les faubourgs déserts sans jamais réussir à découvrir le centre de la ville, où se sont réfugiés les habitants. »

Il visite la Perse, l'Afghanistan, la Birmanie, le Siam : partout, il a le don de susciter son climat, de trouver et d'évoquer des êtres d'exception : intoxiqués mystiques, soufis inspirés, prophètes assassinés. De ses randonnées indochinoises, il rapporte *La Voie Royale*, un livre tourmenté, chaleureux, plein de l'épouvante jaune : lutte hagarde contre la jungle pourrissante, marche de Perken au-devant des flèches des *Moïs*, vers le Néant qui va l'absorber. Derrière les images colorées percent les hantises de la mort, de la sauvagerie, de l'érotisme, et d'amères méditations sur la condition de l'homme.

Puis, c'est l'immense aventure chinoise. La place de Malraux était là, dans ce creuset fiévreux et fangeux où bouillonnait l'anarchie asiatique. Dans le Canton de

1925- 1927 où va se jouer la plus grande « partie » de l'entre-deux-guerres, Malraux est commissaire aux côtés de Borodine.¹

Dans les *Conquérants*, il fait revivre ces missionnaires politiques qui entendent secouer l'hébétude chinoise, apprendre au coolie qu'il n'aura qu'une vie et qu'il doit lui conquérir sa dignité. Dans son *Garine*, où l'on trouve beaucoup de lui-même, il y a déjà toute sa terrible clairvoyance. C'est le héros sans illusions, lancé dans l'action par des mobiles assez gratuits, puis conquis par une fraternité qui lui tient lieu de foi. Pas de demi-teintes, il y a des scènes féroces et, tandis que le thème s'ébauche, on sait déjà que les meilleurs sont condamnés, en cas de succès, par leurs amis, en cas d'échec, par leurs ennemis.

Klein, l'Allemand douloureux, mourra torturé ; Hong, l'adolescent haineux, saoulé de rancune, n'échappera pas aux représailles. Un tchékiste libidineux incarnera la nécessité politique, En *Garine*, la spontanéité créatrice et la conscience individuelle seront sacrifiées aux lois de l'action.

*

* *

Après, c'est la *Condition Humaine*. L'admirable livre ! Le grand jeu va se jouer à Shanghai. A peine victorieux, les héros de la guerre civile pressentent la trahison de leurs alliés. Tchang-Kai-Shek, pour compte des étrangers qu'il devait jeter à la mer, va « liquider » les artisans de son triomphe, paralysés par des mots d'ordre de capitulation. Il y a des scènes qu'on n'oublie pas ; avant le choc, la ville à l'affût, tous les yeux fixés sur les reflets lumineux des concessions, les premiers cris dans le grand silence de la grève. Puis la frénésie suicidaire du train blindé, secoué par le feu à volonté ; et la prison ignoble, les ombres indistinctes dans les rages, la brute à fouet s'acharnant sur le fou. Mais ce thème, n'est qu'un prétexte. Malraux justifie son beau titre ambitieux et fait surgir une poignée d'hommes dont chacun, après dix ans, vit encore dans le souvenir. La Révolution, ils la prennent au sérieux terriblement. Ils servent : mais

¹ Voir *Europe-Amérique* du 15 novembre 1945. (Ndla.)

d'abord, ils cherchent à « se réaliser » et, dans les pires excès, s'interrogent sur leur destin. Tchen est hanté par le goût de la mort, de sa mort.

La première scène nous le montre tuant (seul Dostoïevsky avait su rendre ainsi le meurtre dans ses résonances physiques), il lutte au coude à coude, mais avec le terrible isolement intérieur de l'homme marqué. Il mourra déchiqueté dans un attentat inutile, sous les coups de bottes des gardes escortant une voiture vide. Il y a Kyo le métis, son humble jalousie et son calme renoncement ; Clappique, polichinelle burlesque et mythomane que le tournoiement de la roulette empêchera de sauver une vie ; Katow, le révolutionnaire, voué à la libération des hommes, qui terminera une vie exemplaire dans la chaudière d'une locomotive ; Hemmelrich, le pauvre type à qui tout fut refusé, que de sordides nécessités empêchent de se donner à la lutte, puis qui s'y jettera au nom de quarante ans de haine, une fois les siens « nettoyés » à la grenade. Tous éprouvent un besoin furieux, vital, d'absolu. Tous, au fond, et non sans quelque arbitraire, se ressemblent, dans leur quête d'un sens à donner à leur vie. Tous sont un fragment de Malraux. Le vieux Gisors les commente avec un détachement hautain puisé dans l'opium, dont il se détournera à la mort de son fils, pour rester seul avec sa douleur.

Ces pages sont cruelles, d'un bout à l'autre.

Qu'on relise l'affreuse scène du « Préau, Série A » : il en est peu d'aussi fortes dans la littérature. Les prisonniers couchés sur le sol, et à qui l'on accordera la faveur du peloton d'exécution, se serrent peureusement, loin du coin des torturés.

Katow est là avec son cyanure libérateur, qui lui est plus que la vie, et qu'il donne à ses deux camarades. « Il avait renoncé à tout, sauf à dire qu'il n'y en avait que pour deux. Fraternité de l'ombre, des mains qu'il sent se crispier dans la sienne ». Puis, c'est l'hallucinant départ vers la chaudière, dans une obscurité vivante dont le souffle rythme sa marche et qui cesse de respirer en guettant le tragique sifflement. On a souvent reproché à Malraux cette complaisance pour le sinistre, mêlée à un érotisme tourmenté, dépourvu de toute joie. Mais s'il s'attarde à la souffrance et au désir, c'est parce qu'ils sont des *révélateurs* d'âmes. Ses héros, il les prend au plus fort d'un moment de crise, au sommet de leur tension. Et de même qu'il dénie à ses personnages féminins toute

importance réelle, il est toute tendresse pour Kyo, toute pitié pour Hemmelrich, tandis qu'on le sent fier de ce qu'il existe des Katow, ou des Perken, capables d'affirmer la suprême dignité de l'homme, face au Néant.

*

* *

A ce moment, Malraux est communiste. Pourtant, quand *l'Humanité* rejoint *Le Matin* pour réclamer l'expulsion de Trotsky, il va le voir dans sa retraite et il élève une ferme protestation en faveur de l'éternel proscrit. Il se prodigue dans les Congrès de la Culture, dont les auditoires fervents font oublier le caractère mystificateur.

Parfois, il a des mots qui étonnent, lorsqu'il exalte une certaine littérature officielle, ou le sacrifice « spontané » des bagnards qui construisirent le canal de la mer Blanche. Pourtant, il est de ceux qui adhèrent pour enrichir leur personnalité, non pour l'abolir.

« Camarades » : pour pouvoir prononcer ce mot fièrement, sans affectation, il est prêt à servir. Quand on martyrise l'Indochine, il laisse toute littérature, et dit aux Français ce que l'on fait en leur nom. « Un peuple se lasse de tout à la longue, même d'être assassiné pour rien ». Orthodoxe, il ne peut l'être. Le pathétique de l'action le séduit plus que la doctrine. Ses héros d'exception n'ont rien du militant bon teint, du conformiste sans inquiétude. Pour eux, il n'est pas de certitudes : rien qu'un équilibre précaire aux lisières de la mort. Se donner sans abdiquer sa volonté de conscience : c'est la leçon de Malraux et, chez lui, l'énergie commence là où d'ordinaire elle cède : après qu'ont été dissipées les illusions.

*

* *

Le prix Goncourt que lui vaut *La Condition Humaine*, le lauréat le consacre à un raid sur l'Arabie inexplorée, avec Corniglion-Molinier, à la recherche de l'antique Saba, capitale de la reine Balkis, dont on annonce la découverte, sans doute à tort.

En 1935, Malraux publie *Le Temps du Mépris*, une longue nouvelle parcourue comme par un frémissement musical : l'antihitlérien Kassner, dans sa cellule, lutte contre la folie, s'accroche à la fragile survivance de la conscience, à des bribes de mélodie, aux coups légers en morse sur la paroi, bientôt suivis du bruit mou des coups de matraque. De sa douleur monte une musique intérieure, au bord de la folie. Puis c'est la liberté, la chaleur des foules populaires, l'éphémère détente dans la tendresse, avant le départ vers l'inconnu.

Malraux donne à *l'Amant de Lady Chatterley* une préface singulièrement pénétrante, puis présente *Sanctuaire*, « l'intrusion de la tragédie grecque dans le roman policier », avec ses gangsters crasseux et lâches, leur froide sauvagerie d'alcooliques et d'obsédés.

*

* *

Une lueur s'allume au Sud : la guerre d'Espagne, brûlante de passion, guerre presque « pure », s'il en est, contenant en germe toutes les cruautés de la grande « explication » qu'elle annonce, mêlées à toute la noblesse d'un peuple épris d'attitude. Les affinités se rejoignent, et, dans les deux camps, les maîtres à penser, embouchant leurs trompettes les plus vibrantes, envoient gaillardement autrui se faire tuer pour la cause. Les « petits mufles réalistes », comme disait Bernanos, emplissent l'air de leurs clameurs platoniques, Hérold Paquis déploie des prodiges de valeur au micro de Saragosse, la Croisade occidentale se mène au coin du feu.

A l'autre bord, certains défenseurs de la culture prodiguent une salive héroïque sans songer davantage à payer de leur personne. Malraux le « dilettante », l'homme sans

illusions, s'engage et rassemble une escadrille disparate, plus riche de foi que de matériel, pour disputer le ciel aux orgueilleuses escadres de la légion Condor, jusqu'à la chute de Malaga. Il va « jusqu'au bout de ses idées », et les Brasillach, les Cousteau le proclament « ennemi public n° 1 », tandis que Soupault le travestit en Archange de la Mort.

Avec Denis Marion, il tourne *Sierra de Teruel*, un film inachevé, décousu, saccadé, mais plein d'images dures et dépouillées. Au retour, il nous donne *L'Espoir*, où perce un grand effort vers la communion. Sensible aux gestes fous et magnifiques dont sont prodigues les libertaires, il sait que le succès réclame d'autres disciplines, plus de souci d'efficacité et moins de romantisme. Ses héros « se saoulent de cette fraternité dont ils savent qu'elle ne peut pas durer... qui doit se transformer sous peine de mort ». Puig, l'anarchiste catalan, reçoit avant de mourir une révélation bouleversante : l'échec n'est pas fatal, l'exemple n'est pas toujours vain, une révolution peut réussir. N'y pas croire faisait la substance même de son anarchie. Tout le livre est une analyse dramatique de l'action révolutionnaire et de l'enrichissement qu'y puisent l'esprit et le cœur : non sans parfois quelque complaisance apologétique, car les Fascistes y sont Fascistes avec une constance un peu forcée, et Hemingway, partisan lui aussi, fera mieux transparaître les inévitables bassesses qui entachent toutes les causes. Cependant, Malraux, qui sait s'attarder à la fraîcheur d'une fontaine, au miracle de l'arbre épargné, laisse deviner parfois cette identité foncière des combattants opposés séparés par la barricade. Et que la barricade doive rester dressée, c'est là le drame.

*

* *

Rappelé en 1940, il est fait prisonnier, s'évade, et séjourne quelque temps à Roquebrunne. En Suisse, il fait paraître *La Lutte avec l'Ange*, signe d'une évolution qui ne trompe personne. Il réfrène ses sombres élans, son goût de la mort et de la tragédie, pour atteindre à une sérénité inattendue, à une audacieuse mise en lumière de la

communauté profonde des adversaires en présence. L'homme, il le définit « le seul animal qui sache qu'il doit mourir » et qui, dans cette malédiction originelle, peut, s'il sait vivre, puiser toute joie. Cette même révélation, apportée aux miséreux de Canton par les apôtres de Borodine, les jetait dans d'impatientes fureurs, dans une soif de détruire tout ce qui compromettait la dignité d'une existence éphémère. Ici, elle est source d'éblouissement devant tous les prestiges d'une vie fragile, toutes les richesses de l'heure brève. Cessant de puiser à des sources sinistres et troubles, écrit Roger Caillois, Malraux « semble avoir pris le parti de la vie et aller dans le sens du monde », puisant une solennité admirable dans un grand calme intérieur.

Ce souci de sérénité, cet attachement nouveau à des valeurs moins cruelles, ne détournent pas Malraux de l'action. Comme Vercors avec *Le Silence de la Mer*, il va prouver que comprendre l'adversaire n'empêche pas de le combattre. Sous le nom transparent de « Colonel Berger », il commande un corps-franc en Corrèze, puis organise des parachutages dans le Lot. A la suite d'un accident où il est blessé, il est arrêté par la Gestapo géorgienne, échappe au poteau en abusant ses gardiens sur sa personnalité, et les F.F.I. l'arrachent à la prison de Toulouse. Colonel de la brigade « Alsace-Lorraine », il prend part aux opérations, notamment à Dannemarie. Jouissant d'un crédit dont tant d'Aragons se prévaudraient vainement, il affirme après la libération une attitude nouvelle, dont les manifestations ne permettent pas encore de l'apprécier, mais qui lui vaut déjà quelque mauvaise humeur. Il passe pour appartenir au groupe de l'U.D.S.R., tendance socialiste-gaullisante, et pour jouer un rôle éminent dans l'entourage du général. Le voici maintenant à la tête de l'Information.

Qu'il soit le chantre passionné d'un communisme fraternel, ou maintenant le paladin de la « civilisation atlantique », importe assez peu. Tel chroniqueur qui le traite de « révolutionnaire assagi » se rend grotesque. S'il y a lieu de reprendre l'apostrophe de Barres à Doumic : « Pas de veau gras ! », c'est bien à son propos. Aucune étiquette ne saurait réduire Malraux à la misérable échelle de l'esprit partisan. Il est peut-être l'écrivain le plus important d'aujourd'hui, celui dont on ne peut parler sans user des mots les plus rares : lucidité, fraternité, grandeur ; le témoin indispensable d'une époque fiévreuse et dure.

La Condition Humaine, *les Conquérants*, *L'Espoir*, joints aux livres de Steinbeck, à *Destin allemand* de Edschmid, aux *Réprouvés* de Von Salomon, seront indispensables à qui voudra recréer le climat d'une certaine aventure collective.

Mais Malraux reste surtout celui qui, dans l'action, a su élever la plus haute affirmation de la dignité de l'homme, la plus hautaine revendication pour la qualité de l'homme, celui qui a su payer de sa personne sans accepter d'être dupe de son geste.

André FALK

proché à Malraux cette complaisance pour le sinistre, mêlée à un érotisme tourmenté, dépourvu de toute joie. Mais s'il s'attarde à la souffrance et au désir, c'est parce qu'ils sont des *révélateurs* d'âmes. Ses héros, il les prend au plus fort d'un moment de crise, au sommet de

Ci-dessous : Pendant la guerre d'Espagne, Malraux combattit du côté rouge, dans une escadrille de bombardement. Voici comment le représentait Ralph Soupault, dans « Je suis Partout », de cette époque. Ce qui était, en somme, l'illustration d'une phrase de François Mauriac concernant Malraux : « Ce petit rapace hérissé... ».



« ... respirant l'odeur des cadavres que chaque bouffée de vent faisait glisser sur le sol immobile, il s'en pénétrait avec une horreur satisfaite... »
André Malraux (« La Condition humaine »).